

## Interview

## Egoïste - Lotti Latrous

Un film de Stephan Anspichler (DE/FR 2007)

**Thèmes :** Aide aux malades et miséreux du tiers monde, accompagnement des mourants. Le centre Espoir d'Adjouffou à Abidjan

**Durée :** 1h30

**Public :** Age légal 7 ans/ Age suggéré : 7 ans

**Pour en savoir plus :**

**Livre LOTTI, LA BLANCHE, Eine Schweizerin in den Elendsvierteln von Abidjan** Ta-Media AG - Werd Verlag 2005 (traduit en français)

**Livre MADAME LOTTI, Im Slum von Abidjan zählt nur die Liebe** Droemer/Knaur Verlag 2006 (traduit en français)

**Livre LOTTI LATROUS, Bangen und Hoffen im Slum von Abidjan,** Wörterseh Verlag, novembre 2007

**Site**

[www.lottilatrous.ch](http://www.lottilatrous.ch)

**Les dons suisses :**

**UBS Genève, O.N.G. Espoir Abidjan, 0240 - 428 654.00E CCP 10-315-8**

Projection en avant-première romande, présentée par Madame Lotti Latrous, aux Galeries du Cinéma à Lausanne, le mercredi 7 novembre à 19h. Madame Latrous est accompagnée de son mari, Aziz, du jeune réalisateur allemand Stephan Anspichler et du chef-opérateur Alban Kakulya. Elle se présente avec l'équipe du film à la douzaine de spectateurs présents. Où sont les représentants de la commune et du canton ? Où sont les oeuvres caritatives ? Personne ne se déplace en Romandie pour saluer Mme Latrous, "Prix Adèle Duttweiler 2002", "Suisse de l'Année 2004" ?



**Lotti Latrous :** "Dans le train qui m'amenait à Lausanne, j'ai lu dans **20 minutes** une critique qui m'a attristée et irritée. On y parlait du film "*très émotif, proche du voyeurisme*". J'avais vraiment envie de prendre contact avec ce journaliste que je ne connais pas et de lui dire comment cela s'était passé, dès le début. Parce que, sachez-le, nous avons posé des conditions. J'ai longtemps hésité avant de rencontrer Stephan Anspichler qui m'avait proposé de faire un documentaire sur notre centre. Je ne voulais pas d'un film misérabiliste, qui éveille la pitié, ni d'un film accusateur qui donne mauvaise conscience. Je voulais que ce

film montre qu'il y a quelque chose de plus fort que la mort, et c'est l'amour. On a demandé à l'équipe de ne pas filmer durant la première semaine, de laisser le matériel et la caméra dans leur chambre, et d'aller vers les malades les mains nues. Ils sont effectivement allés les saluer et leur ont expliqué ce qu'ils voulaient faire. On s'est assis sur le bord de leur lit, et on leur a demandé leur autorisation : "Es-tu d'accord qu'on te filme. Tu sais, tu as parfaitement le droit de dire non. On aimerait raconter ton histoire, votre histoire, on aimerait dire comment ca se passe ici." Beaucoup ont dit : "Oui, je suis d'accord, parce que grâce à toi, d'autres connaîtront notre expérience, et pourront peut-être vivre. Ce que vous faites avec nous, vous le faites aussi pour nous." Beaucoup d'entre eux savaient qu'ils allaient mourir et voulaient se sentir utiles, dans une démarche qu'ils approuvaient.

Et Lotti Latrous d'ajouter "J'ai une très belle histoire : je vous la raconte avec l'autorisation d'Alban qui est à mes côtés et que cette histoire concerne. Quand Alban est arrivé chez nous, j'avais parmi mes patients une jeune fille de 19 ans du nom de Flora, la Fleur, qui était en train de mourir du sida. Elle ne pouvait plus rien faire toute seule. Il fallait l'aider à manger, à se tourner dans son lit, à s'asseoir. Elle ne pouvait plus se lever. Alban a vu que je lui faisais des massages et il a demandé s'il pouvait lui aussi prendre soin

d'elle, la masser, la nourrir, l'aider à s'asseoir dans son lit. Je lui ai dit de demander à Flora si elle y consentait, et elle a dit oui. Et j'ai senti qu'un lien très fort s'est formé entre eux. Je voyais Alban porter Flora, lui donner à manger, et elle recommençait à vivre, elle avait un sourire extraordinaire. Alban était radieux, il m'a dit : "Tu vois, elle va vivre!" et j'ai dû lui répondre : "Non, il faut que je te dise qu'on a toujours un "peak" comme ça, avant de mourir. Non elle ne va pas vivre."



"Alors Alban s'est installé avec son sac de couchage sur notre table de salle à manger, dans le mouvoir, pour être aux côtés de Flora, pendant la nuit aussi. Et vers le matin, elle est entrée en agonie. J'ai commencé à faire l'accompagnement quand Alban m'a demandé s'il pouvait le faire à ma place. En était-il capable ? Il m'a dit qu'il voulait essayer. Et il est resté là, aux côtés de Fleur, à lui parler, à lui tenir la main, pendant plusieurs heures, et quand elle est décédée, on a pleuré tous les deux, parce que ça fait toujours mal lorsque quelqu'un meurt. Et une question le hantait : "Pourquoi ? Pourquoi une jolie jeune fille de 19 ans doit-elle mourir ?" "On ne peut

expliquer, Alban, elle devait tout simplement mourir. Mais sache, Alban, que tu étais le seul homme qui l'a vraiment aimée dans sa vie de jeune prostituée. Des hommes, elle n'a connu que les abus et la brutalité, elle n'a connu que ce qui est laid dans l'amour. Mais toi, tu lui as donné l'amour, l'amour du prochain, Alban, tu es le seul homme qui l'as aimée."



"Donc moi, je leur dis un très, très grand merci, à Stephan, à Alban, à tous les autres, pour le courage qu'ils ont eu de venir, le courage d'affronter ces situations dramatiques, le courage d'avoir donné deux ans de leur vie pour faire ce film."

"Et je vous souhaite à vous une très bonne soirée. Nous, malheureusement nous devons partir à Genève. Parce que nous faisons l'ouverture ici et la fermeture là-bas. Et nous espérons que vous pourrez partir avec un peu plus de bonheur dans votre cœur. Merci.  
"(applaudissements)

*(Puis Lotti Latrous prend place à une table, dans le hall des Galeries, pour une interview menée par Laetitia Bez, de la T.J.C.)*

**Laetitia Bez : J'ai lu vos deux premiers livres, en français, et je vous ai déjà**

rencontrée il y a deux ans, lorsque *Génération* vous a invitée en Suisse Romande. Vous aviez peur de vous exprimer, vous avez dit combien vous avez hésité à être l'objet d'un, puis de deux livres. Parce que cela vous rappelait beaucoup de choses que vous aviez enfouies en vous, des choses dures, pénibles; et maintenant, vous vous exposez même dans un film. Quel travail avez-vous fait sur vous-même pour arriver à cette nouvelle étape ?

Lotti Latrous :

- Ce n'est pas moi qui ai écrit le livre, c'est Gabriella, qui est devenue une très chère amie. J'avais commencé par lui dire non, parce que j'avais peur de ressortir tout ça. Et Gabriella m'a dit qu'il fallait que ça sorte, pour que je puisse mieux digérer ce que j'avais enfoui en moi, pour que je puisse faire mon deuil, qu'il fallait parler, parce que j'avais quelque chose à dire. Je vous assure, je suis quelqu'un de très humble et de très simple, je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Ce que je faisais là-bas, je le faisais parce que cela donnait un sens à ma vie, et que je pouvais **donner** à d'autres. Mais elle a insisté. Et j'ai cédé, sentant qu'elle avait raison. On a commencé par un premier livre, puis un second. Puis est venu le film, et maintenant le troisième livre.



**Cela vous a aidée à faire un travail sur vous-même ?**

Oui, exactement. Maintenant, c'est digéré. On a craché, on a vomi, c'est sorti ! Les livres ont été publiés en allemand, traduits en français, et le premier a même été traduit en anglais, mais on n'a pas encore trouvé d'éditeur.

**Vous accomplissez une tâche énorme, vous avez renoncé à toute une vie pour ce que vous faites maintenant. Vous est-il arrivé de vouloir tout laisser tomber, d'être lasse de lutter ?**

Non, jamais. Si vous avez trouvé le sens à donner à votre vie et que vous savez que vous ne pouvez pas rendre **le** monde meilleur, mais **votre** monde meilleur, alors vous continuez. Vous pouvez dormir tranquillement sur vos deux oreilles, et vous regarder dans le miroir ! C'est sans doute une goutte d'eau, mais pour moi, elle vaut tous les sacrifices.

En cet instant, je suis emplie de colère, pour les autres, pour moi, cela me fait mal de voir qu'il n'y a pas plus de gens qui s'intéressent à ce qui se passe là-bas. Je suis encore bouleversée : en Suisse alémanique, on ne savait plus où mettre les

gens, ici, la salle est vide. Cela me fait beaucoup de peine.

**On vous sent au bord des larmes, à juste titre. Mais où puisez-vous donc la force dont vous faites preuve, par exemple, quand vous accompagnez le petit Junior, sidéen, dans ses dernières heures. C'est tellement dur de voir un enfant mourir.**



On a un autre rapport avec la mort. On ne pouvait pas empêcher la mort de Junior, de toute façon. Il était sous médication, mais il ne supportait pas le traitement, parce qu'il était trop maigre. Il n'avait pas peur de mourir. Et moi je savais qu'il allait mourir. Vous savez, je suis très croyante, et je n'ai pas peur, ni pour moi, ni pour les autres. Si je dois mourir ici, ou là-bas, c'est bien. Ce qui compte ici-bas, c'est l'amour, l'amour de son prochain. On peut tellement leur donner avant qu'ils ne meurent. La mort, ce n'est pas le plus dur. Et après, il y aura enfin le bonheur, il n'y aura plus de souffrance. Dans le film, vous voyez cet enfant pendant une demi-heure. Ça m'a pris quatre heures de l'accompagner, je l'ai massé, caressé, je lui ai donné des biscuits "langues de chat" qu'il

aimait tellement, et il écouté encore et encore la chanson de Henri Dès "Petit garçon, il est temps de dormir". Il adorait cette chanson. Ce que j'ai fait, c'est juste un accompagnement : je l'ai tenu dans mes bras, il n'était pas seul. Et vous savez, pour un enfant, mourir n'a pas la même signification que pour un adulte. L'enfant n'a pas peur de mourir, il ne sait pas ce qu'il aurait pu encore vivre ou ce qu'il a raté dans son existence. Il est plus facile d'expliquer à un enfant sa propre mort. Vous pouvez lui raconter qu'il va rejoindre les anges, qu'il va retrouver sa mère, qu'il sera avec toute sa famille. Il est mort dans l'amour, c'est tout.

**C'est votre foi qui vous donne cette force magnifique ?**

Oui, je vous l'ai dit, je suis très croyante. Au début, je ne pensais pas trop à Dieu, on n'a pas besoin de Dieu quand on mène une petite vie confortable. Et puis, en voyant comment des gens mouraient à côté de moi, j'ai ressenti une immense colère. Je me suis posé des questions. Je suis convaincue qu'il y a une justice qui existe là-haut. Mon travail, c'est de répondre aux questions des mourants, qui sont souvent effrayés par la mort, de les rassurer, de leur donner de l'amour et de ne pas les laisser seuls.

**Vous avez maintenant un dispensaire ambulatoire, un mouiroir et un orphelinat. Avez-vous d'autres projets d'agrandissement ?**



Non, je ne veux pas qu'on s'agrandisse encore plus, je veux connaître le nom de tous mes enfants, je veux avoir le temps de m'occuper de chacun. Je ne peux imaginer avoir 150 enfants et dire à l'un d'eux : "Ah oui, il me semble bien t'avoir déjà vu, mais comment t'appelles-tu déjà?" La seule extension que je veux encore faire : nous allons construire trois chambres séparées avec des toilettes et une douche, destinées aux gens contagieux (atteints de tuberculose, par exemple) que je ramasse dans la rue. Je ne peux pas les ramener à l'hôpital, parce qu'ils pourraient contaminer les autres. Mais en dehors de ça, je veux rester comme je suis. Je connais tous les patients, j'ai 55 personnes qui travaillent avec moi (dont trois médecins et des infirmières diplômées), je veux connaître les noms de mon personnel, je veux connaître les petits soucis de chacun qui travaille au Centre. Si ça croît encore, ce ne sera plus une relation inter-humaine, ce sera une industrie. Beaucoup de mes employés sont des sidéens qui ont survécu, et qui ont vu, depuis leur lit de malade, ce que c'était de travailler chez nous. Ils ont décidé de nous aider, parce qu'ils ont été très

sensibles à ce qui a été fait pour eux.

**J'ai lu que vous aviez interrompu une formation d'infirmière, on écrit aussi que vous êtes médecin : Dr Latrous ?**

Non, pas du tout ! Ni médecin, ni infirmière, ni samaritaine. J'ai voulu commencer une école d'infirmière, à Genève, et cela ne s'est pas fait. On n'a pas besoin de ça. Je ne fais pas de piqûres, j'ai des gens pour ça. Pour moi, il suffit d'aimer son prochain, de l'aimer plus que soi-même !

**Vous a-t-on approchée ou a-t-on approché Madame Baumann-Von Arx pour acheter les droits du livre et en faire un biopic ?**

Non. Je sais que les éditions Knaur-Berlin ont publié les deux premiers livres en un volume de poche, est-ce ça, acheter les droits ? Pour le cinéma, non, personne n'y a songé. Et c'est tant mieux. Vous imaginez des acteurs jouant des grabataires, des sidéens ou des mourants ? Des enfants jouant les malades ? C'est impossible ! Est-ce que vous pouvez imaginer un tournage dans un mouoir, avec une actrice qui jouerait mon rôle ? Ce serait totalement ridicule !

**Mais un film de fiction permettrait peut-être qu'on vous connaisse encore plus.**

Non, jamais, je suis déjà bien assez connue. Et quand je vois toutes les conneries que

les journalistes écrivent sur mon dos, non, ça suffit. Chaque fois que je vois ce film, je suis émue, je pleure, et puis après, je vois les monstres bêtises que l'on écrit sur moi. Sachez que je n'ai rien contre vous, mais j'ai une dent contre les journalistes ! Il y en a qui m'ont même demandé de relire leur texte, et qui n'ont tenu aucun compte de mes remarques, parce leur version garantissait des manchettes qui feraient vendre ! Je suis révoltée. Avec ces journaux-là, je ne travaille plus, c'est fini.



**Est-ce que les dons versés pour le Centre vous parviennent sans trop de ponctions intermédiaires ?**

Oui, sans problème. Nous sommes une fondation, les membres fondateurs, ce sont mon mari et moi, qui travaillons totalement bénévolement. On a trois autres personnes qui travaillent aussi totalement bénévolement. Ensuite des aides qui donnent cent heures de bénévolat avant de toucher une petite rémunération. On publie des lettres trimestrielles qui tiennent nos donateurs au courant de ce qu'on fait. Je rédige une lettre en allemand, et une en français, c'est vrai

que l'impression est un petit peu chère, mais les gens ont le droit de savoir ce que l'on fait avec leur argent et ils aiment beaucoup avoir des nouvelles de nos patients. Nous avons un compte en banque à l'UBS de Genève. Et ceux qui nous connaissent savent que nous avons besoin de CHF 55'000.- par mois. Même un peu plus quand il y a des enfants à scolariser. C'est une somme énorme, **énorme**, qu'il faut trouver chaque mois, et on se demande toujours si on va y arriver. C'est pour cela aussi que je ne veux pas grandir.

**Est-ce que Monsieur Kaiser, que l'on voit avec son équipe de foot dans le film, travaille aussi dans le Centre ?**

Non, il s'occupe de son groupe de jeunes, et vient nous voir de temps à autre. Il est généralement agité, il se balance sur son siège, il doit être un peu autiste ! Mais il est tellement enthousiaste, c'est une bouffée d'air frais. Il connaît tout sur le foot, il a des photos avec les plus grandes stars du foot ! On l'aime bien, il nous fait rire (gentiment), vous avez bien vu cette scène où il nous dit que les cafards ont mangé tous les T-shirts de son équipe et qu'il lui en faut des autres. Il est malin, et très naïf à la fois. C'est un personnage ! On devrait écrire un livre sur lui.

**Combien de pensionnaires abrite le Centre actuellement ?**



Il y a 47 enfants dans l'orphelinat, qui peut en accueillir 50. Je connais le nom de tous les enfants qui vivent chez nous. J'ai encore 150 enfants qui vivent avec leur maman, à l'extérieur, des enfants dont on a sauvé la maman. Vous savez, on a pu sauver environ 500 femmes. On arrive à les aider pour les soins. La tri-thérapie est maintenant très bon marché (on a un générique qui est produit en Inde, et qui coûte CHF 2.50), mais ces femmes ont besoin d'aide pour les frais de laboratoire (environ CHF 40.- pour une analyse) et pour les bilans qu'elles doivent faire régulièrement, et qui sont chers. Les consultations gratuites chez nous coûtent ailleurs environ CHF 12.-. Et ces gens n'ont souvent même pas le franc nécessaire pour aller jusqu'à l'hôpital. S'ils ne peuvent pas se payer le transport, comment se paieraient-ils la consultation ? Donc on soigne ces personnes-là pour qu'elles puissent vivre, travailler et s'occuper de leur enfant. Vous savez ce qui se passe autrement ? Je vais vous l'expliquer, et un jour, vous penserez à ce que je vous ai dit aujourd'hui.

Dans la cellule familiale africaine, il y a la grand-mère, la mère et les enfants. On ne sait pas où sont les hommes,

ils sont loin, inexistant. La maman, elle a un boulot, ou un petit commerce, elle peut nourrir sa mère, et ses enfants. Si la maman disparaît, que peut faire la grand-mère avec les petits ? Que fait une vieille femme avec des petits-enfants sidéens ? Il y a toujours plus d'orphelins en Afrique, et toujours plus d'orphelins sidéens. Et vous savez, si un enfant peut être accueilli par une tante ou un oncle, parce que la maman est morte, il n'est pas toujours bien reçu. C'est une bouche de plus à nourrir. Et comme les enfants sont un peu la caisse de retraite des adultes, qui va alors investir dans un enfant malade, qui va mourir au moment où il devrait amener de l'argent ? Qui veut déjà payer une scolarité, des études, un apprentissage à un enfant sidéen ? A quoi bon ? On n'investit pas dans un enfant qui va mourir, on ne récupérera jamais son argent ! C'est le système qui marche comme ça.

Chez nous, ce serait bien si les plus jeunes s'occupaient de leurs vieux au lieu de les mettre dans des maisons. Là-bas, les jeunes s'occupent théoriquement des vieux, seulement, à cause du sida, tout est compromis.

**Pensez-vous une fois à prendre votre retraite et à revenir en Suisse ? Ou à demander à votre mari de vous rejoindre de façon permanente ?**

Non, je ne peux exiger ça de lui. C'est mon choix d'être là-

bas. Mais mon mari est très souvent avec moi. Il est mon ami, mon réconfort, mon chauffeur, mon garde-corps, mon bricoleur de génie. Il va venir en janvier-février-mars pour faire des travaux dans le Centre, je peux toujours compter sur lui, il sait qu'il peut compter sur moi.

**Et physiquement, vous êtes-vous parfaitement acclimatée ? Le climat africain n'est pas tendre pour les peaux blanches.**

Oui, je suis faite au climat, et sais comment me protéger du paludisme, de la malaria, des insectes... J'ai choisi de vivre là-bas. Et je garde toujours à l'esprit que moi, j'ai le choix, je peux m'en aller, revenir dans la petite Suisse. Eux pas. C'est pour eux que je reste.

**(Quelques précisions biographiques :** Lotti et son époux, Aziz Latrous, ingénieur en mécanique chez Nestlé, ont vécu en Arabie Saoudite, au Nigeria, en Egypte, en Côte d'Ivoire, au fil des mutations d'Aziz. Femme au

foyer jusque vers la fin des années 90, Mme Latrous essaie d'être utile : elle commence par mettre son expérience de Suissesse à l'étranger au service des étrangères qui arrivent en Côte d'Ivoire. Puis, après après une visite du centre de Mère Theresa pour les sidéens, elle décide d'y travailler. Lorsqu'Aziz Latrous est muté au Caire en 1999, Lotti hésite à quitter Abidjan et le Centre l'Espoir qu'elle vient d'ouvrir. Sa famille, ses trois enfants (Selim, 20 ans, Sonia, 18 ans vont poursuivre leurs études en Suisse; Sarah, 10 ans vit avec son père en Egypte) ont besoin d'elle, ses malades aussi. Se partager est dur, choisir l'est tout autant. Lotti Latrous a besoin de ses malades comme ils ont besoin d'elle, ses enfants n'ont d'autre choix que se détacher d'elle. Avec le temps, les blessures des uns et des autres se sont cicatrisées. Lotti Latrous poursuit son oeuvre, en paix avec sa famille et avec elle-même.)

---

## **Pour en savoir plus**

- Travail de Sonja Breitenmoser Kistler, élève du Bildungszentrum für Erwachsene BiZE à Zürich, sur Lotti Latrous (en allemand) juin 2006 :

[http://familienphase.kaywa.ch/files/Zusammenfassung\\_Sonja.htm](http://familienphase.kaywa.ch/files/Zusammenfassung_Sonja.htm)

-Travail de maturité présenté en 2005 par Stéphanie Allesina et Roxane Noverraz, au Gymnase de Chamblandes : **Lotti La Blanche**

---

**Coordination de la rencontre et rédaction :** Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, novembre 2007

## Synopsis du film de Stephan Anspichler et quelques informations complémentaires

Mme Latrous, accompagnée de son mari, du réalisateur Stephan Anspichler et du cameraman Alban Kakulya est venue en Suisse romande, à Lausanne et à Genève, présenter le film qui a été fait sur le Centre l'Espoir qu'elle dirige à Abidjan.



Il y a ceux qui agissent, qui vont sur le terrain, qui sont des réponses incarnées. Lotti Latrous est de ceux-là. Cette souriante quinquagénaire a décidé, il y a maintenant 8 ans, de renoncer aux privilèges que pouvait lui offrir son statut d'épouse d'un directeur de Nestlé, pour se consacrer aux pauvres des bidonville d'Abidjan.

En 1999, sa vie va basculer. En accord avec son mari, elle s'installe à demeure dans le Centre Espoir qu'elle a créé à Abidjan. Son mari est muté cette année-là au Caire. Il y vit avec leurs trois enfants. Séparation difficile à gérer que chacun des membres de

la famille, parents et enfants, a fini par accepter, pour que puisse être menée à bien la magnifique mission de soins et d'espoir de Lotti Latrous.

Elle s'est spécialisée dans l'accueil et les soins aux sidéens. Elle finance avec sa fondation les 3 services du **Centre l'Espoir**. Toujours vaillante et active, elle travaille d'arrache-pied, du matin au soir, dans la triste réalité des bidonvilles. Elle et son équipe assurent des consultations, distribuent des médicaments, rendent visite aux malades, accompagnent les mourants, et offrent un foyer à des orphelins atteints du sida.

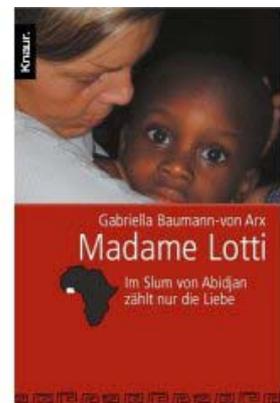
Lotti Latrous a reçu le prix Adèle Duttweiler en 2002. Elle a été consacrée Suisse de l'année par les "Swiss Awards 2004", élue par les téléspectateurs parmi 18 candidats. Trois livres déjà lui ont été consacrés :

**LOTTI, LA BLANCHE, Eine Schweizerin in den Elendsvierteln von Abidjan**  
Ta-Media AG - Werd Verlag  
Janvier 2004 - ISBN-10

3859324616



**MADAME LOTTI, Im Slum von Abidjan zählt nur die Liebe** Droemer/Knaur Verlag  
2006 - ISBN 10 :  
3426778432



**LOTTI LATROUS, Bangen und Hoffen im Slum von Abidjan**, Wörterseh Verlag,  
Octobre 2007, ISBN-10  
3952321354



Les deux premiers livres, traduits également en français, ont été des bestsellers et ils sont épuisés. Le troisième et dernier tome n'existe à l'heure actuelle qu'en allemand. L'auteure, Gabriella Baumann-von Arx, est une amie et collaboratrice bénévole Madame Latrous.

Le Centre l'Espoir a grandi petit à petit et a maintenant atteint sa taille limite, avec trois bâtiments:

**Le Centre l'Espoir Un - Dispensaire ambulatoire**, a été ouvert en février 1999.

**Le Centre l'Espoir d'Eux (Jeu de mots sur "Deux" et "d'Eux" = für sie) - Le mouir**, a ouvert ses portes le 2 septembre 2002.



Ce deuxième centre est donc pour les malades du sida.

**Le Centre l'Espoir Trois - l'orphelinat**, a connu quelques difficultés à ses débuts dues à l'instabilité politique et à quelques autres obstacles. Il a enfin pu être ouvert fin 2005. Il peut accueillir jusqu'à 50 orphelins atteints du sida.

Avec les trois centres, Madame Latrous a pu créer plus d'une cinquantaine d'emplois, elle-même et plusieurs de ses collaborateurs travaillent bénévolement. Elle est la

seule blanche dans cette partie de la ville.



Les coûts pour l'entretien des trois dispensaires (salaires, médicaments, soins aux patients, accueil et entretien des orphelins, soutien financier aux malades du sida défavorisés, etc.) sont d'environ CHF 55'000.- par mois. Les trois centres sont soutenus par des dons privés uniquement.

**Site de la fondation Lotti Latrous :**  
[www.lottilatrous.ch](http://www.lottilatrous.ch)

**Les dons suisses :**  
**UBS Genève, O.N.G.**  
**Espoir Abidjan,**  
**0240 - 428 654.00E**  
**CCP 10-315-8**

## Un portrait bouleversant

Bouleversant ! Voilà un adjectif qui décrit très bien ce documentaire. Lotti Latrous, élue Suissesse de l'année 2004, vit depuis quelques années dans un bidonville à Abidjan, en Côte d'Ivoire. Elle y a bâti deux centres de soins palliatifs pour personnes atteintes du virus du sida,

ainsi qu'un orphelinat où elle accueille des enfants, qu'elle considère comme ses propres enfants.

Ce documentaire, réalisé par Stefan Anspichler, retrace le quotidien de celle qui a renoncé à sa vie de famille pour venir en aide à toutes ces personnes souffrantes et



en fin de vie. Nous découvrons au travers de ce

documentaire une femme dont la patience et la force sont impressionnantes.

Son mari et ses trois enfants apparaissent aussi dans ce documentaire. Ils s'expriment avec beaucoup de sincérité et de sensibilité. Les enfants parlent de leur de ressenti face à cet «abandon» de leur mère, qui a décidé de suivre sa vocation, c'est-à-dire rester en Côte d'Ivoire, en laissant sa propre famille au Caire. Lotti Latrous dit d'elle-même qu'elle est la « femme la plus égoïste du monde ».

Nous suivons, pendant toute la durée de ce documentaire, Lotti Latrous dans les rues d'Abidjan à la rencontre d'hommes et de femmes dans un état souvent désespéré à qui elle apporte aide et amour. Stefan Anspichler nous emmène dans les coins les plus cachés, les plus sales du bidonville où Lotti et son équipe viennent chercher des hommes ou des femmes nécessitant des soins ; mais souvent, il est trop tard pour les guérir.

Le film nous permet de découvrir la misère et les conditions insalubres dans lesquelles vivent ces gens, et dresse un portrait bouleversant de cette femme qui, chaque jour, accompagne des enfants et des adultes dans leur mort, tout simplement en leur donnant de l'amour et en étant à leurs côtés. Lotti Latrous est un bel exemple de dévouement et d'amour.

**Laeticia Bez, 18 ans,  
Gymnase Auguste Piccard,  
TJC, Lausanne**

---

### Une famille pas égoïste

Egoïste ... J'ai, dans un premier temps, été profondément interpellée par le choix de ce titre pour un documentaire au sujet de Lotti Latrous, parce qu'il ne correspondait pas réellement à ce que j'avais l'habitude d'entendre à propos de cette femme et de son travail.

Mais si on me demandait maintenant de qualifier Lotti, je pense que c'est cet adjectif que je choisirais. Lotti Latrous fait un travail magique : son et son amour d'autrui sont merveilleux. Cependant, chaque médaille a un revers. Par cette profonde conviction qui l'habite, elle a fait le choix de s'installer en Côte d'Ivoire sans sa famille pour y créer un centre de soins (un dispensaire ambulatoire, un mouvoir et un orphelinat) et ainsi pouvoir donner de

l'amour et de l'attention aux plus démunis. Mais à quel prix ? Celui d'avoir «abandonné» sa famille ? Celui de donner aux autres pour satisfaire son propre besoin de se dévouer ? Elle dit elle-même qu'elle a "choisi de donner aux autres parce qu'elle ne pourrait pas vivre sans cette *mission*". Elle dit elle-même que pour elle, «il y a différentes formes d'amour et que l'amour de son prochain compte plus et passe avant l'amour qu'elle peut avoir pour son mari et pour ses enfants».

Je ne mets pas en cause tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle investit pour ces gens qui sont dans le besoin, au contraire je trouve même extrêmement beau qu'elle ait trouvé et qu'elle ait pu suivre sa voie en faisant alors ce qui lui procure bonheur et satisfaction. Mais je pense

juste que sa famille a beaucoup de mérite et lui a fait un très beau cadeau, puisqu'ils ont su faire preuve d'humilité et lui ont offert une très belle preuve d'amour : la laisser partir pour qu'elle puisse suivre son destin.



**Nina Spahr, 25 ans, licenciée  
en sciences sociales, TJC,  
Bussigny**

---

### Lotti Latrous : une égoïste ?

Egoïste, parce qu'elle a choisi la misère des

bidonvilles, plutôt que de songer à elle-même ? Egoïste, parce qu'elle a

choisi de se séparer de ses enfants et de sa famille pour se dévouer à des inconnus ? Non, il me semble que l'adjectif ne convient pas à Madame Latrous. On ne possède jamais quelqu'un, chacun peut faire ce qu'il veut de sa vie, et il semble que mari et enfants l'ont magnifiquement compris.

Le réalisateur a suivi la dame blanche dans les quartiers déshérités d'Abidjan, il a aussi raconté la trajectoire hors du commun de cette femme, à laquelle s'est posé un choix cornélien, lorsqu'elle avait 46 ans. Suivre sa famille (son mari et ses trois enfants, dont la plus jeune, Sarah, n'avait que dix ans) au Caire, où son mari était muté, ou écouter son coeur et devenir un ange des sidéens d'Abidjan. Un choix douloureux. Fut-elle alors une mère dénaturée ? Une épouse sans coeur ? Combien de critiques a-t-elle sans doute dû entendre, et combien de rancoeur ont dû tout d'abord éprouver les

enfants et le mari ? On ne le sait pas vraiment, peut-être en apprend-on plus en lisant les livres qu'on a écrit sur elle. Un très long et douloureux travail sur soi-même pour chacun des membres de la famille, pour aboutir à un merveilleux consensus final.

Prix Adèle Duttweiler 2002, Suisse de l'année 2005, Lottie Latrous se dévoue corps et âme, depuis huit ans, et son enthousiasme est communicatif : son mari est plus que jamais à ses côtés, pour l'encourager et l'aider. Ses enfants admirent son choix, et le sens qu'elle a donné à sa vie.



Personne ne lui reproche plus ce qu'elle a qualifié de "plus grand égoïsme de la terre".

Cette femme à poigne dont la grandeur d'âme est sans limites a trouvé le sens à donner à son existence. Elle est un havre et une présence aimante pour tous les délaissés. Elle soigne, elle "accompagne" les mourants, qu'ils soient enfants ou adultes, qu'ils soient sidéens, tuberculeux ou autres malades incurables. Elle va les chercher, au risque de sa santé et de sa vie. Son engagement force l'admiration. Elle est sans peur, rien ne l'arrête. Il en faudrait des centaines de milliers comme elle.

**Henri Vuagnion, 23 ans,  
apprenti-laborant, TJC,  
Genève**